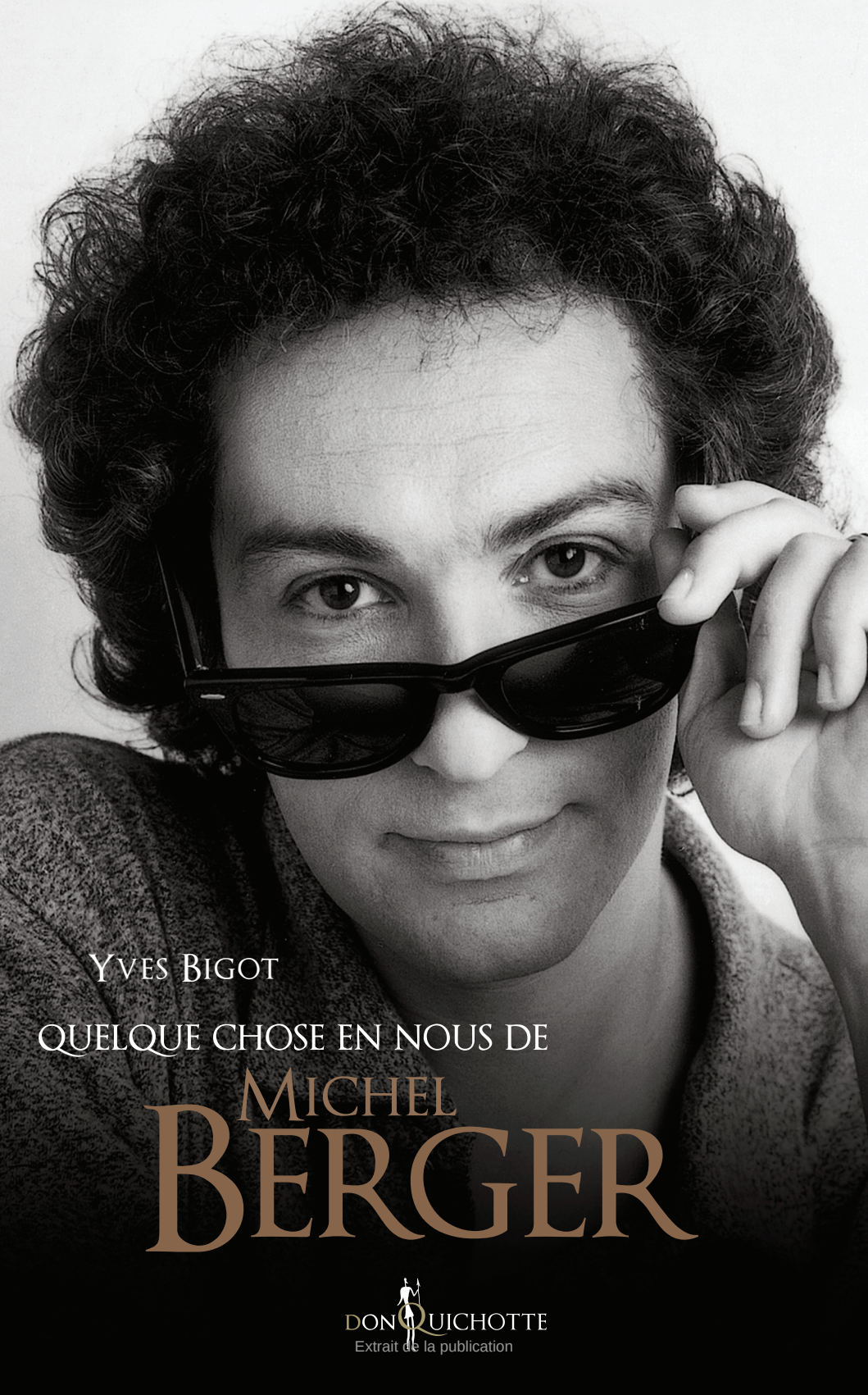

Yves Bigot

Quelque chose en nous de Michel Berger

Don Quichotte
Extrait de la publication

Extrait de la publication

Quelque chose en nous
de Michel Berger

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Yves Bigot

Quelque chose en nous de Michel Berger

Don Quichotte éditions

Du même auteur

Rock Critics, collectif (Don Quichotte, 2010)
Paris By Night, l'intégrale de la musique de Paris-Dernière, les textes (Naïve, 2009)
Plus célèbres que le Christ, volume 2 (Flammarion, 2009)
Plus célèbres que le Christ, volume 1 (Flammarion, 2004)
Le Dictionnaire du rock, collectif (Bouquins, 2002)
La Folle et Véridique Histoire de Saint-Tropez (Grasset, 1998)
Football (Grasset, 1996)
Au nom du rock (Stock, 1995)
Stop 50, la chronique des tubes de Libération (La Sirène, 1993)

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2012.

ISBN : 978-2-35949-089-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

À France Gall, avec respect et affection.

À Véronique Sanson, avec admiration et compassion.

À Franka Berger, avec sympathie et reconnaissance.

Et en mémoire de ceux qui ne sont plus ici :
Michel Berger « évidemment », mais aussi
Daniel Balavoine, Michel Bernholc, Telsche Boorman-Rotcage, Jean-Michel Desjeunes,
Christian Geldreich, Katrienke Mühren,
Étienne Roda-Gil, Lionel Rotcage.

Tous les propos entre guillemets,
sauf là où la source est spécifiquement indiquée,
proviennent d'interviews ou de conversations,
déjà publiées, diffusées, ou inédites que j'ai eues
avec leurs différents auteurs à travers les années.

Je remercie tout particulièrement ceux qui m'ont apporté leur témoignage ou leur contribution spécifiquement à l'occasion de la rédaction de cet ouvrage. Je ne saurai suffisamment exprimer ma gratitude à :

Extrait de la publication

Mychèle Abraham
Salvatore Adamo
Bayon
Judith Bérard
Franka Berger
Virginie Borgeaud
Jean-Michel Boris
Bernard de Bosson
Françoise de Bosson
Jeff Bova
Jimmy Bralower
Jean-François Brieu
Jean-Claude Camus
Jacques Clément
Grégoire Colart
Gilbert Coullier
Jean-René Farthouat
Lewis Furey
Christine Haas
Françoise Hardy
Murray Head
Valérie Hermitte
Marcel Ichou
Julie Jacob
Marlène Jobert
Serge July
Marc Kraftchik
Philippe Labro
Georges Lang
Carole Laure
Pierre Lescure
Gérard Manset
Vanina Michel
Romano Musumarra
Philippe Pérathoner
Serge Pérathoner
Jean-Marie Périer
Jacques Pessis
Philippe Rault
Dick Rivers
Bernard Saint-Paul
Yves Simon
Isabelle Siri
Janik Top
Julien Tricard
Didier Varrod
Et ceux qui ont requis l'anonymat, ici respecté.

Ainsi qu'à tous ceux dont les contributions se sont égrainées au cours des années et que j'ai ici convoqués de nouveau :

Thierry Ardisson
Daniel Balavoine
Michel Bernholc
Jean-Jacques Burnel
Bernard Chabbert
Francis Chaix
Philippe Constantin
David Crosby
Dominique Dreyfus
Michel Drucker
Claude Engel
Ahmet Ertegun

Extrait de la publication

Nesuhi Ertegun
Annie Fargue
Peter Frampton
France Gall
Christian Geldreich
Johnny Hallyday
George Harrison
Elton John
Monique Le Marcis
Christian Lebrun
Huey Lewis
Graziella Madrigal
John Mellencamp
Luc Plamondon
Michel Platini
Sacha Reins
Michel Rocard
Étienne Roda-Gil
Lionel Rotcage
Véronique Sanson
Carlos Santana
Stephen Stills
Valérie Thieulent
Pete Townshend
Neil Young

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La minute de silence

« Michel Berger est mort. Tu peux te radiner au journal comme d'hab pour la nécro ? »

L'appel de Bayon, selon le rituel parfaitement rodé qui nous a vus mémorialiser ainsi, avec la dream team *Libé* qu'il dirige et inspire, Gainsbourg, Ferré, Montand, Trenet, Mort Shuman, Miles Davis, Frank Zappa, Freddie Mercury et tant d'autres, me sèche. C'est que, comme Daniel Balavoine avant lui, Michel Berger n'est pas simplement quelqu'un que j'ai rencontré, interviewé, filmé, dans un cadre professionnel sans que cette relation ne déborde sur nos vies.

Je n'oserai pas pour autant affirmer que Michel était un ami. Il lui aurait appartenu de le dire, éventuellement. Nous n'étions pas intimes. Mais pour le moins, il était un interlocuteur, un complice, voire un allié. Nous nous connaissions, nous voyions, nous appelions, échangions nos opinions, commentions les tribulations de nos amis et ennemis, les moquions parfois, avec une ironie douce-amère qui n'en pensait pas moins. Entretenions une conversation. Partagions aussi un certain nombre de convictions qui nous avaient conduits à nous retrouver dans quelques projets typiques de l'époque – les années quatre-vingt – Action Écoles (soit Band Aid France) ou un album caritatif à l'occasion des trente ans d'Amnesty International qui ne verrait jamais le jour.

On n'est pas censé mourir à quarante-quatre ans. Je suis sidéré par la nouvelle – tu parles d'une mauvaise nouvelle ! –, sonné, désarçonné, en ramassant mes affaires dans le petit bureau vitré au fond d'une cour de la rue du Cherche-Midi d'où j'essaie de diriger depuis seulement un mois Fnac Music Production, la maison de disques qu'a lancée l'enseigne d'achats des cadres et que j'ai pris le pari de rejoindre en partie pour tenter de mettre en pratique le fruit de certaines de nos observations et réflexions communes sur l'état de la musique et de la chanson de notre pays, qui nous frustre tellement, et depuis si longtemps. Je bloque toute émotion, zen comme ma profession l'exige, pour me concentrer sur la tâche. Rassembler mes idées, retrouver les numéros des proches à appeler pour avoir des informations sur ce qui a bien pu se passer – à ce stade, je sais seulement « Saint-Tropez » et « crise cardiaque » (pour mémoire, en 1992, ni téléphones portables ni chaînes d'info en continu, seulement France Info, et nous sommes début août, les rédactions sont dépeuplées). Au volant de ma Golf rouge même pas GTI, sur le trajet entre le Bon Marché et la place de la République, je réalise soudain que la probabilité que le jeune label lancé par la Fnac, alors propriété de la GMF, parvienne à signer un jour Michel – et France Gall, et sa propre étiquette –, grâce à une mécanique très avantageuse de contrats d'assurance-vie au cœur de la stratégie industrielle qui a contribué à naïvement me convaincre de me lancer dans l'aventure, est désormais nulle.

Paradoxalement, c'est cet instant d'égoïsme qui me fait réaliser l'ampleur de la perte pour nous tous : ça n'est pas seulement moi qui suis dévasté de perdre un compagnon, un mentor décisif, c'est l'avenir qui n'a

plus le même éclat, tant la détermination de Michel à faire bouger les choses était vive – et nécessaire.

Comme toujours dans ce genre d'exercice, le temps manque terriblement. Surtout que je suis chargé de la totalité du dossier, à savoir la biographie commentée en ouverture culture (« Michel Berger, mort sur le court », en écho à la une du journal, « Berger, une étoile s'éteint »), l'analyse de la galaxie considérable de l'auteur-compositeur (« Berger, le style France »), les projets interrompus et l'actualité de sa musique (« *Starmania,* un top à l'anglaise ») et enfin une liste exhaustive et commentée de ses succès, de « Message personnel » à « The World Is Stone » (« Vingt ans de tubes »). Soient deux pleines pages et demie. Pas de Wikipédia comme support piégé, rien que ma mémoire, des souvenirs et des dépêches d'agence, à réunir, organiser, développer en tentant de faire apparaître contre la montre un portrait fiable et sincère à travers un C.V. pareillement fourni tout en cherchant parallèlement à comprendre les événements. Et en pareille circonstance, faute d'être capable à la Tom Robbins de ciseler la phrase idéale et définitive avant de seulement envisager d'enchaîner la suivante, il convient surtout d'essayer de ne rien omettre tout en recueillant les réactions des uns et des autres et, surtout, en parvenant à atteindre la ligne d'arrivée avant le bouclage. J'ai de l'entraînement, de la vitesse, suis rompu au timing, je connais parfaitement le sujet hélas, mais paradoxalement, il est toujours plus difficile – et délicat – d'écrire sur des artistes français qu'anglophones : à ce stade – 1992 –, la documentation est rare et sujette à caution, et le show-business hexagonal mérite pleinement sa réputation de royaume de l'omerta, hostile à toute ingérence – ne parlons pas de la critique.

Extrait de la publication

Je speede au milieu des coups de fil, sous la protection bienveillante de Bayon et de Serge July, et termine juste dans les délais, sans pouvoir me relire.

Trois jours plus tard, jeudi 6 en fin de matinée au cimetière de Montmartre, sous un beau soleil et au milieu d'une foule d'amis, de chanteurs, de personnalités et des flashes saluant l'arrivée de Patrick Bruel revenu spécialement des Jeux olympiques de Barcelone en maillot de l'équipe de France de handball, René Cleitman, qui fut mon patron à Europe 1, et depuis devenu un remarquable producteur de cinéma à la tête de Hachette Première, m'apostrophe. Il me reproche vertement d'avoir cité le fameux refrain d'« Ella, elle l'a » à propos de la carrière d'interprète de Michel, au sujet de laquelle j'avais écrit qu'il lui avait justement peut-être manqué pour s'imposer plus nettement et s'affirmer comme le Stevie Wonder ou le Paul McCartney français qu'il méritait d'être ce tout petit supplément d'âme qu'il admirait tant chez ses héros et attribuait à Ella Fitzgerald. « Il y a des fois où il faut savoir ne pas être trop bon », me dit-il froidement en s'éloignant vers des têtes connues qui semblent toutes acquiescer gravement. *Hey, I'm just a soul whose intentions are good* : « Don't Let Me Be Misunderstood » !

Sans doute me serais-je relu que j'aurais pris le temps de préciser tout le sens de cette « soul » qu'il invoquait pour nous autres qui savons ce que c'est, cette énergie du désespoir conjuré, prière païenne, musique sans fards, directement du cœur au larynx, version séculaire, individualisée et sexualisée de la ferveur du gospel pentecôtiste du Sud vaincu et ségrégationniste, dont la génétique et son déterminisme social l'avaient naturellement et injustement privé.

Extrait de la publication

« Évidemment », qu'il ne s'agissait pas d'un commentaire désobligeant concernant sa personnalité, critiquant un supposé manque de générosité, de sincérité ou de je ne sais quoi encore, tellement éloigné de ce que je connais – et pense – de lui. Simplement un constat géoculturel, une réalité que nous connaissions lui et moi, et évoquions souvent ensemble : « The First Lady of Song », mais aussi Ray Charles, Otis Redding, Sam Cooke, Al Green, Solomon Burke, Aaron Neville, Etta James et Aretha Franklin, ne sont pas nés à Neuilly-sur-Seine, et la tradition dont ils sont issus laisse bien plus de place à la spontanéité animale, à l'hystérie sanctifiée, à l'émotion brute, à l'essence humaine, « de l'âme » donc, exigées par cette musique essentiellement afro-américaine, que celle, informée par l'histoire et la connaissance savante, contente d'elle-même, collet monté, retenue, contrôlée jusque dans son libéralisme, de la grande bourgeoisie francilienne hautaine et coupée du monde des émotions par sa propre volonté d'élitisme éthéré.

Et Michel, comme tant d'entre nous, comme tant de musiciens français corsetés par notre exception culturelle qui du coup se retourne contre nous dans ce domaine précis, en aura souffert, toute sa vie, toute sa carrière, malgré ses efforts pour en briser le carcan, le paradigme, le corps – pas uniquement social. Tout au contraire, j'avais soigneusement, et peut-être coupablement, du point de vue purement journalistique, éludé de reproduire le commentaire brut de décoffrage que m'avait lancé son ami (là, il n'y a pas de doute) Daniel Balavoine à propos de son succès mitigé de 1983, « Voyou, voyou » : « Malgré tout son talent, ce pauvre Michel, avec son accent de Neuilly, n'arrivera jamais à convaincre quiconque qu'il a observé des voyous autrement que sur son écran de télé. » C'était brutal, mais

on pouvait tout se dire entre nous parce que nous nous respections, nous nous appréciions, nous nous soutenions, et Daniel, comme moi, mettions sans hésitation le doigt sur la problématique qui taraudait Michel, certains que nous étions par ailleurs de son affection et lui de la nôtre mais, surtout, de son immense talent de compositeur, d'auteur, de musicien, de réalisateur, de producteur, de scénographe, de dénicheur et de révélateur de talents – unique en France.

On ne saura jamais vraiment – et eux non plus, sans doute – comment est précisément né le style Berger, conçu – véritable progéniture d'enfants du rock pour le coup – à quatre mains sur le piano de l'appartement de l'avenue de New-York, sur les quais de la Seine, au-dessus du tabac juste avant le pont de Bir-Hakeim, que Michel partagea avec Véronique Sanson à l'aube frémissante et fertile des années soixante-dix. En revanche, on en connaît les ingrédients (Beatles, Ray Charles, Donovan, Cat Stevens, Dionne Warwick, Caetano Veloso, Sergio Mendes, Bobbie Gentry, Carole King, James Taylor, Elton John/Bernie Taupin/Paul Buckmaster, Procol Harum, Bee Gees, etc.) et l'usage qu'ils en firent, ensemble et séparément.

Mais si Véronique est restée une artiste d'exception, excessive, singulière et îlienne, Michel lui, peut-être en raison de sa fragilité constituante, en a fait une mission, une émission. Le style Berger, tel qu'exprimé à travers Véronique et Michel, mais aussi France Gall, Françoise Hardy, Johnny Hallyday et d'autres interprètes plus occasionnels, d'Elton John à Cyndi Lauper, de Daniel Balavoine à Céline Dion et jusqu'à Willy DeVille, Cliff Richard, Kim Wilde, Tom Jones, Bill Withers, Rosanne Cash, les Enfoirés et les aspirants de

Extrait de la publication

la « Star Academy » cuvée Nolwenn Leroy, constitue en fait l'épine dorsale de la chanson française à consonance plus ou moins rock des années soixante-dix et quatre-vingt.

Mieux que ça : avec Gainsbourg d'une part et les enfants croisés de Dylan et de Brassens que sont nos fameux auteurs-compositeurs-interprètes, d'Yves Simon à Francis Cabrel, de Renaud à Jean-Patrick Capdevielle, précédant le règne de Goldman, le style Berger représente ce que la chanson française aura proposé de plus personnel et consistant, satisfaisant, structurant, de ce côté-ci des originaux que sont dans ces années-là, post « Salut les copains », Manset et Bashung.

Autrement dit, sans lui, l'histoire eût été tout autre. Il en procède donc.

J'avais toujours, jusqu'à présent, refusé d'écrire autre chose que des articles sur un artiste français. Pour ne pas influer, d'une manière ou d'une autre, sur les relations professionnelles que j'entretiens avec eux, à la télévision, à la radio, dans la presse écrite, dans l'industrie du disque ou les commissions dans lesquelles j'ai pu siéger.

Si je le fais aujourd'hui pour Michel Berger, c'est déjà parce que mon éditrice, Stéphanie Chevrier, a su m'en persuader, mais surtout par fidélité à l'esprit de Michel Berger, et parce qu'il avait initié et entretenu notre relation, sans jamais y chercher le moindre avantage, dans l'unique but de faire avancer la cause de la musique pour la musique et les droits des artistes et de la filière, dans un pays qui ne s'était jusque-là pas préoccupé de la qualité de l'une ni des autres. C'est en pensant à cela que je me suis attaché à tenter de lui rendre justice, sans complaisance, sans masochisme non plus, en essayant de

Extrait de la publication

chasser les mythes bon marché, la fiction entretenue, d'écarter les rumeurs, ne pas rapporter les ragots et les médisances, pour mettre en valeur les véritables qualités humaines et musicales des différents acteurs de cette histoire, plus riches et méritantes dans la difficulté, la souffrance, le malheur, la trahison, la maladie et la folie qu'elles ne le seraient dans le regard teinté de rose d'une hagiographie qui n'aurait pas été digne de la sincérité, la rigueur et l'exigence que Michel Berger appliquait à son propre travail. C'est certainement pour cela qu'il apparaît chaque jour qui passe un peu plus essentiel à la musique *made in France*.

Comme beaucoup de ceux que j'ai rencontrés récemment et qui l'ont aimé, je n'appartiens à aucun clan. Les guerres de succession, les procès en légitimité, même d'intention, intentés depuis son trépas, les menaces, les fatwas, auraient déchiré Michel, l'auraient affligé. Ils mériteraient, à leur tour, une minute de silence.

Extrait de la publication

La camomille

Ça n'est rien de dire que Michel-Jean Hamburger n'est pas né, ce 28 novembre 1947, jour de pleine lune, dans une cabane de bois sous le soleil sans merci du Mississippi, au sein d'une famille nombreuse de ramasseurs de coton paupérisée, pas plus que dans un deux-pièces sans eau ni chauffage d'un immeuble partiellement détruit par les bombardements chez un chauffeur de bus alcoolique et une assistante infirmière souffre-douleur des faubourgs démunis de Liverpool.

Ce n'est pas de sa faute, et personne ne saurait le lui reprocher. Cela le rapproche plus de Peter Gabriel et de David Gilmour (comme des autres membres de Genesis et de Pink Floyd), de Randy Newman, de James Taylor et de Carly Simon, que d'Elvis Presley, des Beatles ou de Bob Dylan, sans parler de sa première idole, Ray Charles, devenu aveugle en raison d'un glaucome développé à cinq ans après avoir vu son petit frère se noyer dans la bassine qui leur servait de salle de bains.

Bien au contraire, dans cet immédiat après-guerre, son sort est tout ce qu'il y a de plus enviable.

Son père, l'estimé professeur Jean Hamburger (à prononcer « Amburgé ») est un très brillant médecin des hôpitaux, professeur agrégé qui, à trente-huit ans, a déjà publié trois ouvrages : *Les Migraines* (avec son

maître, le petit-fils de Louis Pasteur, Louis Pasteur Vallery-Radot, Éditions Masson, 1935), *Physiologie de l'innervation* (Masson, 1936), *Petite Encyclopédie médicale* (Flammarion, 1942). C'est un humaniste, fasciné par les arts et la bonne société, extrêmement intelligent, ambitieux, sociable bien que très réservé, froid derrière ses lunettes, prussien, qui consacre tout son temps à sa carrière en plein essor. Un papa qui n'est jamais là, absent, qu'on attend. Troisième d'un lit de sept enfants, né à Paris le 15 juillet 1909, il est issu d'une famille d'antiquaires hollandais, amstellodamois (la capitale néerlandaise comprend une communauté juive très importante), et a perdu ses parents à dix-huit ans. Abraham Hamburger, grand-père de Michel, découvre sa femme, Marguerite Marix, morte au réveil, et la suivra quelques mois plus tard, disparitions aussi soudaines que non expliquées, sinon élucidées, qui ont sans doute cryogénisé le futur académicien.

Jean Hamburger épouse la concertiste Annette Haas, élève de Marguerite Long au Conservatoire, spécialisée dans les répertoires de Mozart, Chopin et Mendelssohn, soliste des Concerts Colonne et des Concerts Pasdeloup, répétitrice, entre autres, de la très populaire cantatrice Mady Mesplé et de la « Bardot de l'opéra », Jane Rhodes. Elle est la fille de Robert Haas, horloger-bijoutier suisse qui tient boutique à Genève, face au jet d'eau, 5, quai du Mont-Blanc (Haas, Neveux et Cie, qui a succédé à l'Ancienne Manufacture des montres Haas fondée en 1848 par Leopold et Benjamin Haas, inventeurs de la montre plate), mais surtout violoniste sorti du Conservatoire où il se passionne pour Wagner. À Paris, ses créations, montres, pendules et chronomètres, se négocient au 7, rue Scribe, puis au 104, boulevard de Sébastopol, mais, surtout, il compose

Extrait de la publication

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI, FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2012. N° 108045 (00000)
Imprimé en France

Extrait de la publication